

Aleksandar Loma, Université de Belgrade, Faculté de philosophie

Eirénè et Mithra

Aspects cosmologiques et sociologiques de la notion de Paix
dans le mythe et la langue

Association internationale d'études du sud-est européen – Bulletin 32-33-34, 2002-2004, pp. 249-256

Le mot français *paix* remonte notoirement au lat. *pax, pacis*, d'où proviennent également les désignations de la même notion dans les autres langues romaines, et aussi *peace* en anglais. Un culte de *Pax*, l'abstraction divinisée de la Paix, est connu à Rome d'une époque tardive: c'est d'Auguste qu'elle reçut son premier autel, à la fin des guerres civiles, et plus tard d'autres empereurs ne cessaient-ils pas de célébrer cette *Pax Augusta* personnifiant le bienfait de leur domination universelle. En Grèce, une personnification analogue, *Eirénè*, apparaît à une date antérieure, mais sans avoir jamais acquis tant d'importance. Dans le dénouement réconciliant de son Oreste, Euripide la célèbre, par la bouche d'Apollon, comme la plus belle des déesses,¹ et dans sa comédie intitulée d'après lui, Aristophane en fait chanter les laboureurs attiques avec de mots semblables, après l'avoir délivrée de la prison où elle était mise par Polémos, le dieu de la guerre. Adressée par le chœur comme "très auguste reine, déesse, Paix vénérée", elle reçoit un sacrifice de mouton, l'animal le plus doux, sans que son autel soit ensanglanté (v. 1020). Sur le culte d'Eirénè on sait d'ailleurs peu de choses. Une scholie (ad v. 1019) nous apprend que durant la fête athénienne de Synoikía on offrait à Eirénè un sacrifice non sanglant, mais on soupçonne ici avec Dubner une extrapolation du lieu commenté. Ce n'était avant 371 qu'à Athènes fût établi, à l'occasion du traité de paix après la bataille de Leuctre, un culte public d'Eirénè² et érigée une statue de la déesse, œuvre fameuse de Céphissodote. Il se peut ainsi que la Paix divinisée chez Aristophane ne reflète pas une réalité cultuelle, mais soit — de même que sa *Διαλλαγή*, 'La Conciliation'³ — une fiction poétique, inspirée par la paix de Nicias, laquelle fut signée peu de jours après la première de la pièce fin mars 421.

Ce fût donc, en Grèce comme à Rome, dans un milieu déjà civilisé, de longtemps déchiré par les guerres intestines, que les poètes vinrent à invoquer cette déesse assez abstraite, peu individualisée, qu'est la Paix. Il y a toutefois entre Eirénè et son pendant romain une double différence: d'une part, elle n'a connu aucun culte officiel pareil à celui de la Pax impériale, mais d'autre part Eirénè, par contraste avec la pâle abstraction romaine, semble ne²⁵⁰ manquer pas d'un ancien substrat mythologique. Chez Hésiode et Pindar, Eirénè est, avec Eunomia 'la Bonne législation' et Dicè 'la Justice', une des trois Heures, filles de Zeus et de Thémis. À Athènes, selon Pausanias, on donnait aux Heures d'autres noms, évoquant l'idée de pousser (Thallô), de croître (Auxô) et de fructifier (Carpô). En effet, chez Aristophane Eirénè apparaît accompagnée de deux parèdres, Opôra, la déesse des fruits, et Théôria, la déesse des fêtes solennelles, ce que fait songer à une triade divine rattachée à l'agriculture et probablement identique à celle des Heures

¹ V. 1683 sq., cf. Eur. fr. 453, 2.

² Cf. Isocrate 15, 109 sq.

³ Acham. 989, Lysistr. 1114.

attiques; au moins l’invocation des ‘Saisons aimées’, c.-à-d. des Heures, dans un chant du chœur (v. 1168), pourrait confirmer cette identification. D’ailleurs, dans “La Paix” d’Aristophane ce sont les agriculteurs qui s’opposent, par leur politique pacifique, aux fauteurs de guerre, aux fabricants et marchands d’armes, et ce qu’ils espèrent d’Eiréné est avant tout la richesse (*plou̐tos*), la fertilité des champs, la fécondité des femmes.⁴ En outre, son emprisonnement par le dieu de la guerre ressemble au rapt de Perséphoné et aux autres mythes agraires des divinités bannies, ravies, fugitives. En pareil cas il s’agit toujours d’un bouleversement profond qui touche non seulement l’humanité, mais aussi la nature toute entière, en menaçant la végétation, en provoquant la famine.

En termes duméziliens, on pourrait dire qu’ Eiréné est chez Aristophane une figure de la troisième fonction, aussi bien que les Heures attiques, tandis que chez d’autres poètes et mythologues elle se trouve placée dans un contexte de la première fonction, à en juger d’après les noms de ses deux sœurs, ‘la Justice’ et ‘la Bonne législation’, et de sa mère *Thémis* “le Droit”, qui les associent à l’idée de l’ordre dans la société humaine et dans l’univers. L’aspect cosmique des Heures est ancien; dans une formule d’Iliade (V 747 sq. = VIII 391 sq.), elles sont les gardiennes des portes du ciel, celles que franchit quotidiennement le char du soleil ascendant ou descendant, ou annuellement celui de la Belle Saison d’année, du printemps, dont la désignation indo-européenne dérive de la même racine **yēr-/yōr-* que le nom grec des Heures; originellement, il s’agit donc des divinités qui règlent les courses circulaires du jour et de l’année, et on a raison de voir dans la danse des Heures (*khóros*, ‘ronde’) une figuration de ces courses (HAUDRY 1986; 1987,²⁵¹ 167 ssq.). Une autre en est “la roue de la vérité” *cakráam ... ṛtásya* dans le Rig-Véda (I 164, 11), où se manifeste l’affinité de ce règlement des jours et des saisons avec la notion fondamentale de la pensée indo-iranienne *ṛta-*, qu’on peut traduire approximativement, avec DUMÉZIL (1977, 61), comme “ordre (cosmique, rituel, moral)”, fondé sur l’exact ajustement des parties, ‘vérité’ n’étant “qu’un des éléments de la compréhension de ce concept”. C’est pourquoi Eiréné, en tant qu’une des Heures, a pour sœurs “la Justice” et “la Bonne législation”, et aussi pourquoi ce sont Théoria ‘la Fête solennelle’ et Opôra ‘la Saison des fruits’ qui assistent, chez Aristophane, à Eiréné; à savoir que dans l’Avesta le mot apparenté à *Hôra* grec, *Yārya*, peut désigner les fêtes de saison aussi bien que la récolte.⁵ Ce mot *yārya* se lie, lui aussi, dans Yt. 8 et ailleurs, à la notion de l’*aša* correspondante à celle du *ṛtá-* védique; en outre, il existait, en indo-iranien commun, un nom des ‘saisons’ *ṛtú-* remontant, avec **ṛtá-*, à la même racine indo-européenne d’où dérivent, en grec, le verbe *ararískein* ‘adapter, ajuster’, *háarma* ‘attelage, char’, *harmonía* ‘ajustement, accord, harmonie’ (cf. BENVENISTE 1970, II 99 ssq.). Brugmann a voulu placer ici le mot *eirēnē* (εἰρήνη) ‘la paix’ lui-même. Repris par JOB 1989, cette explication reste problématique, pour des raisons formelles. Les deux grands dictionnaires étymologiques du grec (CHANTRAINE, FRISK s.v.) jugent le mot sans

⁴ Cf. p.ex. 1316 ssq. Il s’agit précisément des agriculteurs attiques. On se rappelle de l’opposition, dans l’“Iliade”, entre le furieux et sanguinaire Arès et Athène, qui est, comme lui, une divinité de la guerre, mais, différemment de son frère, d’une guerre prudente, contrôlée, et qui a assumé cette fonction en tant que protectrice de *pólis*, le foyer de la civilisation. Leur antagonisme me semble reposer sur la substitution, chez Homère, de l’idéologie traditionnelle du guerrier indo-européen, laquelle lui promettait une existence posthume brillante en récompense de sa mort héroïque, par une conception de l’au-delà plus pessimiste — un changement qui doit avoir eu d’haute importance pour la naissance de cet humanisme grec dont est marqué notre civilisation européenne.

⁵ Dans le composé *huyārya-* ‘la bonne récolte’, Yt. 8, 36.

étymologie, peut-être emprunté à une langue méditerranéenne, en vue de sa formation, qu'on compare à celle de l'autre théonyme également obscur *Athénē* (Ἀθήνη), dor. *Athānā* (Ἀθάνα). BONFANTE 1971 a cru pouvoir supporter la théorie d'emprunt par l'affirmation que c'est un concept qui n'était pas familier aux Indo-Européens (cf. JUCQUOIS/DEVLAMMINCK 1977, 73). Cela apparaît exagéré. Si on consulte le dictionnaire de BUCK (p. 1376) et l'aperçu donné par MILANI 1985,⁶ on s'assure que, certes, il n'y a pas de terme indo-européen commun pour 'la paix', mais il ne manque pas néanmoins, dans les langues différentes, de procédés analogues à désigner cette notion, telles que lat. *pax* de *pangere* 'enfoncer, ficher, composer, convenir, conclure, promettre en mariage',⁷ sanskrit *sam̐dhi-* litt. 'jonction, conjoint'.⁸ Si on assume que le mot avestique *āxšti-* > m.pers. *āšti-*, *aštīh* 'la paix' (d'où arm. *haštowt' iwn*) repose sur un participe archaïque **ā-xšta-* < ie. **ks-tó-* de la racine du grec *kósmos* (κόσμος), ie. **kes-* 'arranger, mettre en²⁵² bon ordre' (?), il appartiendrait à la même groupe sémantique,⁹ et nous allons envisager la possibilité d'en adjoindre aussi le mot slave *mirъ*, ce qui permettrait de parler, sinon d'un terme indo-européen commun pour 'paix', au moins d'une notion commune de la paix comme ajustement, accord, qui a servi du point de départ des désignations dans les langues particulières.

De toute façon, on peut conclure qu'il n'y a rien de contradictoire entre la conception des Heures — et parmi eux d'Eiréné — dans la poésie traditionnelle d'une part et en Athènes (et particulièrement chez Aristophane) d'autre part.¹⁰ Il ne s'agit ici que d'un développement proprement attique des Heures, de la réduction de leur domaine primitif à l'aspect saisonnier, agricole des révolutions sidérales. Originellement, les Heures appartenaient aussi bien à la première qu'à la troisième fonction; c'est seulement la deuxième fonction, celle militaire, qui était étrangère à eux, à en juger d'après l'inclusion de *Eiréné* 'la Paix' dans leur nombre.

⁶ P. 22 sq. Mme Milani propose elle-même, d'ailleurs non sans réserve, une étymologie du terme εἰρήνη, le dérivant de la racine **wer-* 'amitié, protection'. Cette explication se heurte à l'absence du digamma dans les dialectes où il est attendu et chez Homère; elle ne se trouve pas citée par PAPANASTASIOU 1994, 119, ni dans les cinq numéros de la "Chronique d'étymologie grecque" parus jusqu'ici dans la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* (LXX–LXIV, 1996–2000).

⁷ Selon SORDI 1985, la signification originelle du terme latin serait 'l'enfoncement du clou dans la porte du temple', une action rituelle symbolisant l'alliance conclue avec la divinité dont résulte l'état du bien-être, de la paix. À mon avis, plutôt que l'étymon du terme, on peut voir ici un procédé de la magie étymologique jouant sur lui.

⁸ C'est le même mot sanscrit qui désigne, en terme de grammaire, l'enchaînement euphonique des mots dans la phrase. Cf. de la même racine gr. συνθήκη 'traité'.

⁹ Sur d'autres possibles représentants de cette racine en indo-iranien v. Mayrhofer, KEWA III 319 sq, EWAi II 626 sq.; BUCK l.c. et MILANI 1985, 18 ne citent pour le terme avestique que la vieille étymologie de Brugmann, peu convaincante; selon OETTINGER 1984, 298, c'est un mot problématique, plutôt de (*aiβii-*)*āxš-* 'surveiller' que de *ā-xšā-* 'observer', tandis que ABAEV 1985 (et déjà 1958, cf. ABAEV I 92, 97) en propose la relation aux mots ossètes *azun* 'donner refuge', *ast'onæ* 'nid', perse *āšyān* 'id.', remontant à une racine i.-e. **aǵ-s-*; l'article par B. Utas intitulé "*Jang u āštī: War and Peace in Iran*", paru dans E. Kahrs (ed.), *Kalyānamitrārāgaṇam. Essays in Honour of Nils Simonsson*, Oslo 1986 (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, Series B: Skrifter, LXX), pp. 287–302, m'a resté regrettamment inaccessible.

¹⁰ Ce qu'est considéré par BELLONI 1985 une évolution proprement grecque de Eiréné de Homère à Hésiode et de celui-ci à Pindare et Bacchilide, paraît, dans le cadre comparatif, n'être que la mise en valeur, successivement, des traits constituants de la notion primitive.

Tournons-nous maintenant vers le terme slave. Traditionnellement on rattache *mirь* à l'adjectif *milь* 'cher', usé particulièrement pour désigner la parenté, p.ex. *mila mati* 'chère mère'; dans ce cas, nous aurions ici une motivation proche à la désignation de la paix en germanique, vieil norr. *friðr*, v. angl. *friþ*, v.h.a. *fridu*, all. *Frieden*, apparentée au verbe 'aimer', got. *frijōn*, v. angl. *frēon*,¹¹ et sur le plan indo-européen à l'adjectif sanskrit *priya-* 'cher' et au nom slave *prijatelь* 'ami; parent par alliance'.¹² Toutefois, le rapprochement *mirь* : *milь* n'est qu'une "Wurzeletymologie", et si l'intonation rude de serbe *mīo*, lit. *mielas* permet de rapporter cet adjectif balto-slave à la racine ie. **mēi-* de lat. *mītis* etc., avec *mirь*, serbe *mīr* ce n'est pas le cas. De toute façon, l'explication alternative de Humbach reste digne de considération, selon laquelle il s'agirait d'un emprunt à l'iranien *miθra-* 'pacte, contrat', par l'intermédiaire d'une forme pareille à la moyen-perse *mīhr*.¹³

²⁵³Laissons de côté, pour l'instant, ces questions étymologiques et revenons sur les Heures grecques. M. Haudry observe que "ces éntités correspondent aux Ādityas védiques, issus eux aussi de la personnification d'abstrait: Mitra-Contrat, Bhaga-Répartition etc." (ajutons Aryaman, dont sera question un peu plus tard). Or *Mitra-* est, selon la formulation du Bernard SERGENT (1995, 341), un dieux indo-iranien "proche des hommes et pacifique", "dont le nom, de la racine **mei-* 'échanger', signifie le 'contrat', 'l'amitié institutionnelle'". Il est le dieu le plus aimé par les hommes: *priyātamo nṛṇām*,¹⁴ désigné par le superlatif du même adjectif, *priya-*, qui a produit la désignation germanique de la paix. Mitra est étroitement lié, lui aussi, au *ṛtá-*, celle notion fondamentale où sont compris à la fois le loi universel, l'ordre cosmique fondée sur ce loi et la vérité absolue, divine, qui est immanente à lui. Sa complexité explique pourquoi l'*Aša* avestique semble être doté, chez Plutarque (de Iside 47), d'une double traduction grecque, par *alētheia* (ἀλήθεια) 'vérité' et par εὐνομία 'la bonne législation', ce que

¹¹ Got. *ga-wairþi* 'paix', de **ga-wairþan* 'convenir', ou bien 'évaluation commune', de *wairþ* 'prix, valeur', mais le verbe est, en gothique, *ga-friþōn* 'καταλλάσσειν, reconcilier' (LEHMANN 137, 152 sq.).

¹² Un autre terme germanique est v. angl. *sib(b)*, v. h. a. *sibba*, littéralement 'parenté', d'où 'paix' en tant que la condition normale entre les parents (BUCK l.c., MILANI 1985, 27).

¹³ La réfutation de cette étymologie par Trubačev ESSJa 19/1992, 57, basée sur l'argument qu'elle soit "élémentairement contradictoire" au passage de *θr* à *rt*, tel qu'on l'observe en ossète et qu'on admis pour l'ensemble des dialectes scytho-sarmates, se heurte elle-même à une double objection. D'une part, il y a, dans le monde iranien, beaucoup de cas d'irrégularité phonétique dans les termes du vocabulaire religieux, qui s'expliquent par des emprunts interdialectaux, tels que vieux-perse *farnah-*, emprunté au mède, ou ossète *farn*, au vieux-perse (ou peut-être au scythe). Le mot en question présente lui-même en perse, au lieu d'évolution attendue *miça-* > *mis*, la forme *miθra-* empruntée au mède et puis développée en *mīhr* selon les lois phonétiques du dialecte parthe. D'autre part, le scytho-sarmate n'est plus à traiter d'un dialecte unitaire, de sorte que le sarmate n'aurait été qu'un stade du développement rectiligne du scythe; au contraire, il y avait une différence profonde entre le scythe et le sarmate, qui doit avoir inclu, parmi d'autres traits phonétiques, aussi un traitement divers dans les deux dialectes de la groupe vieux-iranienne *θr*. Il semble qu'en scythe elle a abouti précisément à *hr*, au moins si on accepte notre explication du mot grec σαυδαράκη 'arsenic rouge' par scythe **sandāhraka-* 'relatif au feu sacré', contenant, en second terme, le mot pour 'feu', vieux-iranien *ātar-/āθr-*, sous la forme **āhr*. Cette forme s'oppose clairement à celle *art* de l'ossète, qu'on croit attestée déjà à l'époque sarmate par le même nom de lieu **Psāndartaka* (écrit Ψευδαρτάκη chez Étienne de Byzance) dont la variante scythe **Sandāhraka-* serait devenue, en grec, la désignation du minéral, parce que c'est à Hypanis (le Boug), près du sanctuaire le plus important de Scythie, qu'on trouvait, selon Vitruve, le meilleur arsenic rouge dans le monde ancien. Cf. LOMA 2000 passim, et surtout pp. 335 sq., 342.

¹⁴ Plus précisément, des hommes de qualité, les seigneurs: RV VII 62, 4, cf. DUMÉZIL 1977, 63.

rappelle les noms des Heures Dicè et Eunomia, les deux sœurs d'Eiréné.¹⁵ Le contrat parmi les hommes est conçu donc comme un ajustement conforme à cet ordre universel, et il en est de même avec l'état qui en résulte de paix ou d'alliance, y compris celle matrimoniale: les Heures assistent aux noces mythologiques, par exemple celle de Thétis et de Pélée, de même que Mitra et son doublet Aryaman président aux mariages.²⁵⁴ L'univers n'est, en un sens, que l'ordre résultant d'un arrangement primordial, ce que veut dire le mot grec κόσμος, ou, autrement dit, du 'contrat', c.-à-d. d'un traité conclu parmi ses éléments à l'aube du temps, ce que peut expliquer la rôle du createur du monde que Mithra a dans le mithriacisme, ainsi que les emplois du mot vieux-slave *mirъ*, qui traduit aussi bien le grec *eirénē* 'paix' que le grec *kósmos* dans son double sens de l'univers et de la réunion des hommes, *l'oikouménē* (οἰκουμένη). C'est pourquoi il nous paraît plus plausible de prendre pour le point de départ de la désignation slave le valeur institutionnel d'indo-iranien *mitra-*, que celle psychologique de slave *milъ*.¹⁶

Il y a encore un lien entre Mitra et Eiréné: c'est l'association de l'un et de l'autre à la personnification divinisée de la richesse. La richesse, *ploutos* (πλοῦτος), est chez Aristophane le bienfait principal de sa Paix; dans un fragment (4, 61 sq.) Bacchilide dit que Eiréné (Εἰρήνη) engendre la richesse, πλοῦτον, aux mortels, et Euripide l'invoque comme *bathýploutos* (βαθύπλουτος) 'profondément riche' (fr. 453, 1 sq.); la groupe célèbre de Céphésodote la représentait tenant à la main l'enfant Ploutos.¹⁷ Cette liaison semble remonter à un passé indo-européen commun; on a comparé le sacrifice athénien, aux Bouphonies, "pour la paix et la richesse", avec la formule consacrée *ár ok friðr* "l'abondance et la paix", exprimant ce que les anciens Scandinaves demandaient au roi de leur assurer (BENVENISTE 1969, II 27).

Le dieux grec Ploutos a son pendant indien dans Bhaga védique, le distributeur des biens matériels, qui est, avec Aryaman, une des figures les plus proches à Mitra. Quant à *Aryaman*, on peut même supposer une parenté étymologique entre son nom et celui d'*Eiréné*, si on accepte une forme grecque commune **ery-ānā*,¹⁸ dérivée, par un suffixe d'adjectifs,¹⁹ de i.-e. **eri-* 'étranger allié', qu'on retrouve dans i.-ir. *ari-* 'le même', d'où *arya-ārya-* 'arien', originellement 'membre d'une alliance tribale ou matrimoniale', *Arya*²⁵⁵ *man* étant le protecteur divin de cette communauté dite 'arienne'.²⁰ Si en

¹⁵ Il me paraît moins probable qu'ici par εὐνομία serait représenté un autre des 'Immortels Bienfaisants' zoroastriens, le Xšaθra Vairya 'la Pussance souhaitable'; au moins son nom n'a rien à faire avec la notion de la loi, qui est essentielle dans le terme grec et qui fait une des composants de *ῥta-* > *aša-*.

¹⁶ À vrai dire, la question reste ouverte, et en ce qui concerne alb. *mirë* 'bon', qu'on juge ordinairement une formation parallèle à sl. *mirъ*, cf. OREL 267, DEMIRAJ 1997, 268 sq.

¹⁷ Sur Eirene et Ploutos cf. aussi BELLONI 1985, 43 sq.

¹⁸ Sous la condition que les formes des autres dialectes: éol. εἰράνα, dor. ἰρήνα (Gortyne) etc. soient empruntées à l'ionien, ce que paraît assez probable (ainsi déjà Meillet, cf. CHANTRAINE II 324).

¹⁹ Cf. CHANTRAINE 1933, 206. L'explication alternative, selon laquelle il s'agirait d'une formation en **-asna*, telle σελήνη, dor. σελάνα, de **σελασνα*, paraît moins probable; le mot proche par son sens γαλήνη, dor. γαλάνα 'calme (de la mer), tranquillité' ne peut pas lui servir d'un appui solide. Dans les deux cas, les formes éoliennes γελήνη (Ioan. Alex., Comp. 3, 1), Εἰράνα (Sappho) la plutôt contredisent. Cf. encore sansk. *ary-ānī* 'maîtresse (de maison), femme de la troisième classe arienne de *vaiśyas*' (Pan. IV 1, 49).

²⁰ Le rapprochement entre i.-ir. *ari-* et les préfixes augmentatifs grecs ἐρι- et ἀρι- fût repris de nouveau par Haudry 1993 (la discussion antérieure est résumée par M. Mayrhofer dans EWAI I 111 sq.). En effet, il est possible de restituer à cet ἐρι-, dans certains composés et dérivés, sa valeur originelle, substantive. Il s'agit

traduisant ainsi ces termes beaucoup discutés nous suivons l'interprétation proposée par Émile BENVENISTE dans son "Vocabulaire des institutions indo-européens" (1969, I 369 ssq.), nous ne pouvons que contester la justesse d'un autre raisonnement du grand maître, qui a écrit, une page plus haut, les lignes suivantes:

Le rapport entre l'état de paix et l'état de guerre est, d'autrefois à aujourd'hui, exactement inverse. La paix est pour nous l'état normal, que vient briser une guerre; pour les anciens, l'état normal est l'état de guerre, auquel vient mettre fin une paix. On ne comprend rien à la notion de paix et au vocabulaire qui la désigne dans la société antique, si on ne se représente pas que la paix intervient comme la solution parfois accidentelle, souvent temporaire, de conflits quasi-permanents entre villes ou Etats (id. 368).

L'examen des expressions lexicales et mythologiques de la notion de paix chez les principales branches indo-européennes nous a suggéré la conclusion opposée: c'est la paix, pas la guerre, que nos ancêtres les plus éloignés semblent avoir considéré comme l'état normal des choses, le seul qui est conforme aux lois universelles, réglant tant la vie de la société humaine que le fonctionnement harmonieux de l'Univers; et si on admet l'explication du terme grec εἰρήνη que nous venons de proposer, on pourrait parler d'une *pax Arica*, d'une alliance stable des tribus apparentées qui aurait précédé la dispersion historique des peuples indo-européens.²¹ Étant donné que les expressions de 'paix' dans les langues sud-est-européennes remontent aux trois termes considérés ici, au εἰρήνη grec ancien, *mirь* slave commun et *pax* latin (réflété à son tour dans *pace* roumain et *paqe* albanais), les peuples balkaniques d'aujourd'hui peuvent être considérés héréditaires de ce "pacifisme" préhistorique — si tumultueuse que fût l'histoire postérieure de la péninsule — et c'est précisément au sud des Balkans, en Hellade, que nous apparut cette dame charmante qui est Eiréné d'Aristophane.

²⁵⁶ Bibliographie

- АБАЕВ:** В. И. Абаев, *Историко-этимологический словарь осетинского языка*, т. I–IV, Москва/Ленинград 1958–1989.
- АБАЕВ 1985:** В. И. Абаев, *Avestica*, dans: *Sprachwissenschaftliche Forschungen. Festschrift für Johann Knobloch*, hrsg. von H. M. Ölberg u. G. Schmidt, Innsbruck 1985, 7–19.
- BENVENISTE 1969:** É. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* I–II, Paris.
- BELLONI 1985:** L. Belloni, 'Eirene' fra comunicazione orale e tecnica della scrittura, dans: *SORDI* 1985, 30–44.
- BUCK:** C. D. Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, Chicago²1965.

d'une série des mots peu clairs, pour la plupart homériques, tels que ἐπιούνης/ἐπιούσιος, épithète d'Hermès, εἶρα f. pl. 'lieu d'assemblée' (rapporté à εἰρήνη déjà par RADKE 1990), εἶρερον Od. VIII 529 acc. sg. m. ou n. 'captivité' (?), εἰρήρες m. pl., épithète de ἑταῖροι, ἔριθος 'ouvrier à gages', Ἐριχθόνιος nom du héros attique, dont l'analyse détaillée je réserve pour une autre occasion.

²¹ Selon Andocide 3, 11, on distinguait, à date historique, εἰρήνη en tant que l'accord conclu entre deux parties égales, de σπονδαί, traité de paix imposé par la partie supérieure à l'inférieure. SANTI AMANTINI 1985 montre que les données épigraphiques contredisent l'opinion commune selon laquelle le mot εἰρήνη n'a pas assumé qu'au IV^e siècle la valeur d'une paix réglée par un contrat formel.

- BONFANTE 1971:** G. Bonfante, compte-rendu sur CHANTRAINE, *Rivista di Filologia* 99, 1971, 66.
- CHANTRAINE:** P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, I–IV 1968–1980.
- CHANTRAINE 1933:** P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris XXXVIII, Paris.
- DEMIRAJ 1997:** B. Demiraj, *Albanische Etymologien*, Amsterdam.
- DUMÉZIL 1977:** G. Dumézil, *Les dieux souverains des Indo-européens*, Paris.
- ÈSSJa:** *Этимологический словарь славянских языков*, под редакцией О. Н. Трубачева, Москва 1974–.
- EWAI:** M. Mayrhofer, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, Heidelberg I–II 1986–1996.
- FRISK:** HJ. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I–III Heidelberg 1960–1973.
- GAMKRELIDZE/IVANOV 1984:** Т. В. Гамкрелидзе, В. В. Иванов, *Индоевропейский язык и индоевропейцы*, Тбилиси.
- HAUDRY 1986:** J. Haudry, Les Heures, *Études indo-européennes* 18 (1986) 1–14.
- HAUDRY 1987:** J. Haudry, *La religion cosmique des indo-européens*, Milano/Paris.
- HAUDRY 1993:** J. Haudry, Ai. *arí-*, griech. ἄρις, ἔρι-, ἄρι- und der Gott Aryaman, dans: *Indogermanica et Italica*, Festschrift für Helmut Rix (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 72), Innsbruck 1993, 169–189.
- JOB 1989:** M. Job, ‘Krieg’ und ‘Frieden’ im Altertum: Historisch-vergleichende Überlegungen zur Semantik zweier Wortfeldnamen, dans: G. Binder / B. Effe (Hgg.), *Krieg und Frieden im Altertum*, Trier 1989 (Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium, Bd. 1), 27–44.
- JUCQUOIS/DEVLAMMINCK 1977:** G. Jucquois / B. Devlamminck, *Compléments aux dictionnaires étymologiques du grec ancien*, T. 1 (A–K), Louvain.
- LEHMANN:** *A Gothic Etymological Dictionary*, based on the third edition of *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache* by Sigmund Feist, by Winfred P. Lehmann, Leiden 1986.
- LOMA 2000:** A. Loma, Skythische Lehnwörter im Slavischen. Versuch einer Problemstellung, *Studia etymologica Brunensia* 1, 333–350.
- MILANI 1985:** C. Milani, *Note sulla terminologia della pace nel mondo antico*, dans: SORDI 1985, 17–29.
- OETTINGER 1984:** N. Oettinger, (compte-rendu sur) *Das etymologische Wörterbuch. Fragen der Kozeption und Gestaltung*, hrsg. von A. Bammesberger, Regensburg 1983, dans: *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 97, 297–299.
- OREL:** Vl. Orel, *Albanian Etymological Dictionary*, Leiden/Boston/Köln 1998.
- PAPANASTASIOU 1994:** G. C. Papanastassiou, *Compléments au Dictionnaire Étymologique du Grec Ancien de Pierre Chantraine (Λ–Ω)*, Thessalonique.
- RADKE 1990:** G. Radke, compte-rendu sur SIMON 1982, *Gymnasium* 97, 470–472.
- SANTI AMANTINI 1985:** L. Santi Amantini, *Semantica storica dei termini greci relativi alla pace nelle epigrafi anteriori al 387/6 av. C.*, dans: Sordi 1985, 45–68.

SERGENT 1995: Bernard Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris.

SIMON 1982: E. Simon, *Eirene und Pax. Friedensgöttinnen in der Antike*, Stuttgart.

SORDI 1985: M. Sordi (éd.), *La pace nel mondo antico*, Milano, 1985; ead. *Pax deorum e libertà religiosa nella storia di Roma* *ibid.* 1–16.